

# VOYAGE AU CENTRE DE LA LUNE<sup>1</sup>

## *Introduction*

Lundi 21 Juillet 1969. Armstrong et Aldrin marchent sur la Lune : « C'est un petit pas pour l'homme, mais un grand bond pour l'humanité... »

*La Baule, France.*

Maurice Larniel consulta sa montre : elle marquait 3 heures 28. A cet instant précis, le journaliste commentant les images transmises via satellites pour l'O.R.T.F. annonça d'une voix quelque peu émue : « D'après les messages reçus à Cap Kennedy, l'alunissage a été parfait. La dépressurisation du LEM doit commencer incessamment... »

Maurice se leva de son siège et s'étira comme un chat : depuis plus d'une heure il contemplait l'écran de son poste de télévision et la fatigue se faisait sentir.

Par bonheur, en cette période de vacances, il pourrait faire la grasse matinée et se reposer de toutes ces émotions ! Maintenant, il fallait tenir la promesse faite à ses fils Jacques, douze ans, et Eric son aîné de trois ans. La veille, les deux garçons n'avaient accepté d'aller se coucher qu'après la promesse formelle de leur père : il les réveillerait pour assister à l'instant historique où Armstrong poserait le pied sur la Lune. Le moment était venu de tenir parole.

Par la fenêtre ouverte, on apercevait le ciel constellé d'étoiles. La Grande Ourse se trouvait déjà assez bas sur l'horizon et pâlisait sous la lueur rosée de l'aurore. Une fraîche senteur végétale parvenait du Jardin, mêlée aux effluves iodées de la mer proche.

Dans la chambre de la villa, tiède et obscure, les frères reposaient du sommeil calme des adolescents. Jacques avait le drap enroulé autour de sa tête comme à son habitude. Eric, lui, à plat sur le dos, souriait à quelque rêve.

Leur père se gratta la tête, hésitant à troubler ce paisible repos, mais son indécision ne dura que quelques secondes : ses garçons seraient trop déçus s'il leur manquait de parole. Il se pencha donc et murmura à l'oreille du plus jeune :

— Jacques... C'est l'heure : le L.E.M. vient de se poser. Ces quelques mots eurent un effet magique : aussitôt la tête brune se tourna, les yeux s'ouvrirent, encore pleins de sommeil, puis le garçon s'assit et grogna :

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?...

— « Ils » sont arrivés ! Viens vite : le débarquement va avoir lieu d'un instant à l'autre.

— Ah bon ! fit Jacques d'un air entendu.

Sur ces paroles, il se leva, enfila sa robe de chambre et assura :

— Tu sais, je ne dormais pas. J'attends depuis hier soir.

— Bien entendu ! Je l'ai tout de suite vu. Viens, nous allons réveiller Eric.

— Laisse... Je vais m'en occuper. Ce sera drôle !

— D'accord ! Moi je vais prévenir ta Mère.

Jacques attendit un peu, puis, saisissant son oreiller en asséna un grand coup sur la tête du dormeur en criant :

---

<sup>1</sup> Destiné à être publié sous le pseudonyme de Claude Lemaine.

— Alors fainéant ! Tu te décides ? C'est l'heure...

Le paisible Eric, brutalement arraché à ses songes, croisa ses bras sur sa tête pour se protéger, essayant ensuite de se dissimuler sous le traversin. Hélas, la grêle de coups ne lui laissait aucune chance. Il sauta donc du lit en protestant :

— Laisse-moi dormir, sans quoi tu vas voir...

— Idiot ! C'est le moment : Armstrong va sortir du module lunaire.

Cette fois encore, ces paroles eurent un effet magique. Au lieu de saisir son oreiller pour poursuivre la bagarre, le garçon s'habilla en hâte et fila rejoindre ses parents devant l'écran de télévision.

Au début les images transmises le déçurent un peu : on ne voyait que la salle de contrôle du Cap Kennedy.

Les explications fournies par le speaker aidèrent à passer le temps et bientôt, à 3 Heures 56 minutes, les deux frères hypnotisés aperçurent un pied se détachant en ombre chinoise sur une langue de sol lunaire d'une insoutenable blancheur.

Puis le scaphandre apparût, gris sur l'ébène du ciel. Armstrong hésita un court Instant » tâtant le sol d'une botte, l'autre restant dans le socle du L.E.M. enfin il se lança et effectua ses premiers pas.

— Ça y est ! hurla Eric en donnant bourrade à son frère. Tu te rends compte ? « On » a marché sur la Lune !

### *Osaka, Japon.*

A ce moment-là, de l'autre côté de la Terre il était 12 heures 56 minute. Monsieur et Madame Komachi, agenouillés devant la table basse portant le repas familial contemplaient aussi les images transmises par le réseau de la NASA depuis la Mer de la Tranquillité à quelques 360.000 kilomètres de là.

Leur fils aîné, Natsume les yeux écarquillés suivait passionnément le témoignage fabuleux de la puissance humaine.

— So desuka... murmura-t-il manifestant ainsi son étonnement et son intérêt. Oubliant totalement le bol de riz et les baguettes placées devant lui. « Est-ce possible ? »

— Certes Natsume, voilà des choses bien étonnantes pour nous autres Japonais. Pour tes ancêtres la Lune était un Dieu : Tsuki-Nokami, et maintenant un américain la foula de sa botte !

Mais son fils ne l'écoutait pas : il était subjugué par l'image de cet homme, raide dans son scaphandre, pareil à un acteur de théâtre...

### *Moscou, Russie.*

Grégory Vlassov n'avait pas la chance de ses camarades occidentaux et Japonais. La télévision ne transmettait pas en direct les exploits des astronautes américains. Chez lui, d'ailleurs, on parlait de cosmonautes ; les succès de Gagarine, de Valentina Terechkova, première femme de l'espace dans son Vostok 6, de Leonov, premier « piéton spatial » avaient soulevé son enthousiasme.

Longtemps il avait espéré que ses compatriotes seraient cette fois encore les vainqueurs de la course à la Lune. Hélas, la catastrophe survenue à Soyouz : le 23 Avril 1967 avait mis le doute dans son esprit. Vladimir Komarov devenait le premier mort de l'espace...

Pourtant, le 7 décembre 1968, Grégory avait bien cru que les Soviétiques allaient partir pour la Lune, mais l'expérience n'avait pas eu lieu.

Qu'importe ! Ce n'est qu'un retard... avait-il pensé.

Son attente avait été vaine et successivement les vols d'Apollo 7, puis d'Apollo 8 démontrèrent que la primeur de ce fameux voyage reviendrait aux Américains.

Aussi, depuis plusieurs jours, Grégory avait suivi à la radio, sur ondes courtes, les nouvelles du périple d'Apollo 11. Ce matin, il avait mis son réveil et, prenant soin de ne pas éveiller ses parents, avait branché son récepteur.

La voix lointaine, hachée par le brouillage annonça enfin la grande nouvelle : Grégory furieux faillit lancer son poste à terre dans un geste de colère. Puis il se calma et continua à écouter.

Après tout, on ne pouvait pas toujours être premier et il y aurait de nombreuses revanches : Mars, Vénus par exemple. D'ailleurs l'honneur était sauf, Luna 15 tournait lui aussi autour de la Lune.

Ainsi, par la magie de la technique, les ondes venant du LEM étaient retransmises jusqu'aux stations éparpillées par la NASA sur tout le globe terrestre, tous les humains, blancs, noirs ou jaunes apprenaient simultanément que les terriens avaient pris pied dans le cosmos. Jusqu'alors mers et continents avaient été conquis petit à petit, maintenant la chose était certaine : l'homme irait sur les planètes et sans doute – plus tard – jusqu'aux étoiles...

En ce 21 Juillet 1969, l'espace avait été vaincu !

## CHAPITRE PREMIER

Douze ans ont passé...

L'aventure d'Apollo 11 appartient maintenant à l'histoire. De nouveaux exploits ont eu lieu : le dépôt sur Mars de sondes automatiques qui ont analysé le sol, et le départ d'astronautes pour la planète rouge est prévu pour bientôt.

Pourtant, Jacques, Eric, Tamura, Grégory et bien d'autres n'ont pas oublié le souhait qu'ils avaient formulé en voyant Armstrong marcher sur la Lune : « Moi aussi, plus tard, je serai astronaute... » Chacun de leur côté, dans des Universités différentes, ils ont travaillé, accumulé des connaissances, devenant, sinon des sommités dans la Matière choisie, du moins des scientifiques extrêmement compétents.

Ainsi ? sans s'être concertés, ils ont tous répondu à la demande du Laboratoire International Lunaire – Le L.I.L. – qui désirait recruter une équipe de jeunes dynamiques afin de procéder à une exploration poussée du sous-sol sélène.

Chacun d'eux avait passé une série de tests, soutenu de difficiles interrogatoires et le succès était venu couronner leurs efforts.

Jacques et Eric Larniel avaient choisi la géologie.

Le premier s'intéressant plus spécialement aux questions relevant de la chimie, le second se réservant la physique.

Et ce Jour-là, 11 Mai 1981, les deux frères se trouvaient en Guyane, à la base de Kourou, pour réaliser le rêve de leur vie : partir pour la Lune. Leur candidature avait été retenue parmi des centaines d'autres !

Cette base, arrachée jadis à la jungle, avait tout d'abord servi aux lancements des fusées françaises type « Diamant ». Ensuite les Européens l'avaient utilisé pour les engins « Europa », elle avait enfin, acquis un statut international. Les nombreuses navettes effectuant l'aller-retour Terre-Satellite permanent l'utilisaient.

En effet, sa situation à proximité de l'Equateur permettait des lancements très économiques, la fusée profitant au maximum de la vitesse de rotation de notre globe. Les installations radars et radio situées sur la Montagne des Pères permettaient un contact constant avec les navettes, donnant les coordonnées de départ pour pratiquer un rendez-vous orbital dans les meilleures conditions. Le centre de contrôle était installé au pied du mont Pariacabo, il hébergeait de nombreux techniciens européens.

Les deux frères étaient ravis de pouvoir contempler de leurs yeux ces merveilles dont ils avaient tant entendu parler. Mais il y a toujours un pas à franchir entre le rêve et la réalité et ils ne réalisèrent pleinement l'extraordinaire aventure qui commençait pour eux que lorsqu'ils se trouvèrent au pied d'une tour de lancement

La masse imposante de la navette Grumman de 2.000 tonnes à deux étages, dressée vers le ciel, les écrasait de sa masse. Son fuselage portant deux courtes ailes en flèche terminées par deux dérives verticales, se détachait sur le fond lointain des arbres tropicaux, formant un curieux contraste entre sa technique ultra-moderne et la nature sauvage, toujours prête à reprendre le dessus sur les fragiles constructions humaines.

— Eh bien mon vieux, nous y sommes ! s'exclama Jacques en donnant une bourrade dans le dos de son frère. Première escale, le satellite russe permanent qui orbite autour de la Terre à 30.000 kilomètres. Ma parole ! Jusqu'au dernier moment, je ne pouvais pas y croire : il me semblait qu'on allait nous remercier gentiment en nous disant qu'il y avait erreur...

Le grand garçon blond aux yeux bleus, eût un sourire sarcastique :

— Toujours anxieux le petit ! gouailla-t-il. Moi, je n'ai pas douté un seul instant de notre réussite. Après tout, nous avons atteint de bons scores à nos tests, nous nous débrouillons fort honorablement dans notre domaine respectif. Et puis, ce qui ne gâche rien, nous avons pas mal d'idées neuves sur un certain nombre de problèmes.

— Oui ! Bien sûr... approuva Larniel le brun, – caractère distinctif apposé par les étudiantes amies des deux frères afin d'éviter toute confusion –... malgré tout, je ne serai certain de ne pas rêver que lorsque je mettrai le pied sur le sol lunaire.

— Bon ! En attendant, grimpe dans la cabine de l'ascenseur. J'aimerais assez savoir ce qu'on nous réserve. Les renseignements fournis jusqu'alors sont assez vagues : je me demande comment nous allons étudier les profondeurs de notre satellite ? A ma connaissance, les forages n'ont pas permis de dépasser une centaine de mètre. Nous allons peut-être trouver de futurs collègues dans la navette.

— Peut-être seront-ils mieux documentés que nous !

Après un contrôle d'identité sévère, les deux frères purent prendre place dans l'ascenseur qui les amena en quelques secondes devant le sas de l'engin.

Là, ils eurent une première désillusion : seul un technicien les attendait : il n'y avait pas d'autres passagers. Ce dernier les installa dans des fauteuils qui les moulaient étroitement, boucla leurs ceintures et leur dit de suivre les éventuelles directives que donnerait le pilote par interphone.

Puis il s'en alla, leur souhaitant bon voyage d'un simple « bye bye... » désinvolte et referma hermétiquement l'épaisse porte du sas.

— Mince alors ! grogna Jacques. Ces traversées sont devenues routinières, on croirait partir en balade pour l'Australie ou l'Afrique du Sud !

— Tu sais, ces gars-là ont l'habitude : il y a presque deux départs chaque jour. Alors, je ne vois pas pourquoi on pavoiserait sous prétexte que les frères Larniel font leur première traversée.

— Dis donc, s'enquit Jacques d'un ton détaché, tu crois qu'une accélération de 3G est difficile à supporter ? Trois fois, la pesanteur terrestre...

— Ah, la barbe ! Avec les sièges spéciaux, on ne sent presque rien – à ce qu'il paraît -. D'ailleurs, cela ne dure pas bien longtemps. A 70 kilomètres d'altitude, le premier étage se sépare et revient se poser à vide sur le spatiodrome. Ensuite, la navette manœuvre pour effectuer un rendez-vous avec la station, les accélérations sont très minimales à ce moment-là. Mais tu sais tout cela aussi bien que moi !

— Bien sûr ! Seulement j'aime te l'entendre dire...

La conversation s'arrêta sur ces mots : une lampe rouge venait de s'allumer et une voix impersonnelle jaillie d'un interphone annonça :

— Attention ! Vérifier vos ceintures. Départ dans une minute...

Jacques jeta un coup d'œil inquiet vers l'étroit hublot montrant un mouchoir de ciel bleu et souffla :

— Une veine qu'il fasse un temps splendide... Au moins, si nous devons faire un amerrissage forcé, je n'aurai pas le mal de mer...

— Oh, ça va ! Tu finiras par nous porter la poisse... gronda Eric, manifestant pour la première fois quelque nervosité.

Devant eux, les diodes défilaient des chiffres à toute allure sur un écran situé sur la cloison les séparant du poste de pilotage : 5 – 4 – 3 – 2 – 1 – ignition !

Un grondement retentit. L'engin commença à s'élever, doucement d'abord, puis de plus en plus vite. Derrière lui, une longue traînée de condensation jaillie de ses propulseurs à oxygène et hydrogène liquide, dessinait un arc immense dressé vers l'infini.

L'accélération atteignait maintenant son maximum et les hommes se sentaient plaqués contre leur siège comme par une main de géant. Heureusement, cette sensation ne dura pas longtemps. Leurs traits déformés retrouvèrent un aspect normal et leur cœur reprit un rythme paisible. Seule la vibration de la coque sous l'effort des puissants moteurs donnait une impression de mouvement. L'écran s'éclaira une seconde fois annonçant laconiquement : « Séparation du porteur dans dix secondes. »

De nouveau les chiffres s'égrenèrent. Il y eut une légère secousse : la navette de 350 tonnes venait de se libérer, pointant son avant effilé vers les étoiles.

En dessous d'elle, invisible de la cabine, le gros vecteur de lancement amorçait déjà sa descente vers la piste de Kourou à 70 kilomètres en dessous d'elle.

— Alors, petite tête ? Pas trop secoué ? s'enquit Eric avec la sollicitude moqueuse qu'il avait toujours pour son puîné.

— En pleine forme ! Bien moins terrible que je ne pensais, ces fauteuils sont formidables... Et toi ? Toujours gonflé à bloc ?

— Tu parles... Quel engin formidable ! Ah, les progrès ont été rapides en astronautique, nous sommes loin des cabines Apollo. Tu te souviens du premier voyage d'Armstrong et Aldrin ?

— Et comment ! C'est ce jour-là que je ne suis juré d'aller un jour dans la Lune...

— Tiens, moi aussi... Cachottier va !

— Tout de même, quel gâchis à cette époque !

Aucun des trois étages de lancements n'était récupéré. Seule la cabine portant les astronautes revenait sur Terre et ne pouvait plus être utilisée à nouveau. Même l'étage de remontée du L.E.M. ne servait que de projectile pour étudier la propagation des secousses sismiques dans le sous-sol lunaire.

— Oui, de nos jours, il a fallu réaliser de véritables ponts cosmiques entre la Terre et les satellites permanents. Il faut ravitailler les savants qui s'y trouvent en matériel, en oxygène, en nourriture et ramener tous ces types au bout d'un certain temps. Avec l'ancien système, le prix de revient de chaque gramme transporté aurait été prohibitif !

— Avec les navettes, plus de problème : tous les engins peuvent être utilisés plusieurs fois. Evidemment, il a fallu résoudre pas mal de problème : protection thermique de l'avant par des matériaux ablatifs, structures résistantes rayonnant la chaleur à la rentrée, profils spéciaux des fuselages pour « planer » à la rentrée dans l'atmosphère...

— ... sans oublier le système électronique assurant les contrôles, la navigation : le pilote n'a guère qu'à surveiller ses instruments !

— N'empêche, à l'atterrissage il faut être drôlement gonflés : la navette se pose à 300 kilomètres-heure ! De quoi se casser salement la figure s'ils ratent la piste.

— Oh ! Regarde vieux : la station orbitale russe...

— Où ? Je ne vois rien ?

— Là ; à droite, par le hublot.

Eric laissa échapper un long sifflement :

— Mince alors ! Drôlement chouette...

Tous deux restèrent un moment silencieux : ils se souvenaient que les toutes premières stations soviétiques avaient été constituées par l'assemblage de cabines type « Soyouz », tandis que, de leur côté les américains récupéraient les étages S 4.B des « Saturne » pour servir d'abri à leurs astronautes.

Ces divers satellites n'offraient qu'un confort assez rudimentaire et ne pouvaient permettre de longs séjours dans l'espace car ils orbitaient sur des trajectoires basses.

C'est alors qu'un accord international avait décidé de standardiser le matériel utilisé, afin de limiter le coût de leur construction et de permettre à toutes les nations d'y participer. De vastes laboratoires avaient alors pu être réalisés, les savants qui y travaillaient étant périodiquement relevés.

La station russe avait été assemblée dans l'espace par des cosmonautes travaillant à l'aide d'outils dits « à réaction zéro » ; ne provoquant aucune force de réaction lors de leur utilisation. Ainsi, les ouvriers maladroits ne risquaient pas de se trouver projetés dans l'espace. Cette base avait la forme d'un gigantesque tore, un anneau de Titan tournant sur lui-même afin de créer à sa périphérie une pesanteur artificielle. Ce dernier était relié à la sphère centrale par quatre énormes cylindres de titane.

La sphère hébergeait des observatoires astronomiques qui, eux, devaient demeurer stables afin que leurs instruments restent pointés sur les astres visés.

L'ensemble apparaissait comme une fine pièce d'horlogerie miroitant au soleil, mais l'avance de la navette le faisait grossir rapidement.

— Tiens, nota bientôt Jacques, on peut distinguer les autres appareils de liaison avec la Terre. En voici un qui démarre !

— Oui, et j'aperçois aussi le vaisseau lunaire, juste du côté opposé à la Terre.

— celui-là est plutôt tarabiscoté, pas du tout aérodynamique avec les antennes qui le hérissent !

Mais une fois encore, le voyant rouge s'alluma interrompant les réflexions des deux frères : « Amarrage à la station dans 120 secondes... » annonça l'écran.

— Dis donc, remarque Eric, tu parles d'une catastrophe si un engin percutait la station !

— Sûr, cela ferait un drôle de grabuge, mais tout a été prévu : il existe suffisamment de canots de sauvetage à bord pour ramener tous les cosmonautes à Terre. Certains peuvent contenir jusqu'à quinze hommes, d'autres ne sont que de simples sacs formant bouclier thermique.

— Possible ! N'empêche, Je préfère que personne n'ait l'occasion de les utiliser.

En pratique, tout se passait très normalement : les radars du satellite avaient pris en charge la navette et cette dernière se dirigeait droit sur son point d'amarrage situé sur la périphérie du tore.

Les manœuvres durèrent encore quelques minutes, puis il y eût un léger choc : le véhicule venait d'arriver à destination. Le pilote sortit de son habitacle et vint lui-même aider ses passagers à se libérer de leurs sangles.

C'était un grand gaillard dégingandé qui en était à sa trentième traversée un véritable conducteur d'autobus à l'échelle planétaire, très blasé, qui mâchait une énorme chique de chewing-gum, ce qui rendait ses paroles presque incompréhensibles.

Après s'être enquis de la destination des deux frères, il hocha la tête d'un air entendu et leur apprit qu'il avait déjà effectué cinq séjours sur la Lune, à une époque où les installations n'étaient guère confortables.

— ... Maintenant, conclut-il d'un ton désabusé, on se croirait presque dans un motel ! La porte du sas s'ouvrit alors et tous trois pénétrèrent dans la station en suivant un étroit tunnel.

Lorsqu'ils relevèrent la tête, ils se trouvèrent nez à nez avec un individu massif, assez renfrogné, engoncé dans une combinaison d'un blanc immaculé qui la faisait ressembler à un ours blanc.

Tovaritch Larniel, je prrèsume, fit-il d'une voix de basse en tendant une large main poilue. Je me prprésente : Grégory Vlassov, spéléologue. Je fais partie de l'expédition géologique lunaire.

— Enchanté ! assura Jacques en répondant au shake-hand, ce qu'il regretta vite car la poigne du géant était d'une force incroyable.

Eric, lui, voyant la grimace de son frère se méfia et se borna à faire un vague signe, tout en s'écriant :

— Ravi de vous rencontrer ! Nous allons enfin avoir des précisions sur le but de notre mission.

Le Russe hocha négativement la tête :

— Désolé... Je n'en sais pas plus long que vous ! Un autre spécialiste est arrivé ici voilà une heure, un allemand, Karl Zukert, un vulcanologue. Lui non plus ne sait absolument rien...

— Tant pis ! Nous devons donc patienter jusqu'à notre arrivée sur la Lune. Au fait, quand repartons-nous ?

— Demain matin, huit heures temps terrestre de Greenwich

— Ah ? fit Eric un peu déçu. Je pensais que nous avions une correspondance immédiate. Tant pis, nous allons en profiter pour visiter l'endroit, si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Au contraire ! Je suis chargé de vous guider à bord. Vous avez vos bagages ?

— Zut ! je les ai oubliés dans la navette. Une minute, je vais les chercher, s'écria Jacques.

Pendant ce temps, le pilote prit congé : il devait effectuer une nouvelle traversée pour ramener un groupe de techniciens sur la Terre et auparavant remplir quelques formalités. Il souhaita bonne chance aux nouveaux venus et s'éclipsa, marchant aussi aisément que s'il était encore sur le sol de l'astroport.

Jacques revint bientôt avec les deux sacs et tous s'engagèrent dans la longue course menant au centre du satellite.

Des rampes situées de chaque côté du tunnel permettaient de conserver l'équilibre, à cet endroit la pesanteur était assurée par la rotation du satellite, si bien que la marche ne posait pas trop de problèmes.

Par contre, lorsqu'ils arrivèrent aux longs tubes de liaison avec le centre, la situation devint fort différente. Des escaliers en spirale fixés aux parois paraissaient monter vers les laboratoires mais les deux frères commençaient à perdre tout sens de l'orientation, d'autant plus qu'au fur et à mesure qu'ils grimpaient, la pesanteur diminuait. Puis une pancarte annonça : « Zone de gravité zéro ».

— Nous y voilà ! annonça leur guide. Laboratoire d'astrophysique. Attention au tapis roulant de jonction !

Une vaste salle bourrée d'instruments s'ouvrait devant les visiteurs. De larges hublots permettaient d'apercevoir un ciel noir d'encre, et tout autour, la vaste roue qui tournait lentement autour de son axe.

— Voilà les plus modernes installations du monde, expliqua Grégory en se rengorgeant. Le tapis roulant dans le couloir, sert à compenser le mouvement du tore. Ici, nos savants peuvent recevoir les ondes de l'univers sans se trouver parasités par les émissions terrestres. Cela a permis d'importantes découvertes, en particulier dans le domaine des étoiles émettant des rayons-X, et des infra-rouges. Nous étudions aussi les quasars et les pulsars, qui, comme vous le savez, sont de puissants émetteurs radio.

— Passionnant ! s'exclamèrent les deux frères d'une même voix, mais où est donc la Terre ?

— Sous nos pieds ! Venez, je vais maintenant vous montrer l'observatoire spécialisé dans l'observation de notre planète. Pour avancer, prenez les filins de nylon, pas de gestes brusques, sans quoi, vous allez vous retrouver les quatre fers en l'air !

Il fallut quelques instants à Jacques et à Eric pour découvrir un moyen de se propulser sans avoir l'air trop ridicule mais, au total, ils ne se débrouillèrent pas mal et rejoignirent Grégory qui les attendait devant une large baie transparente, montrant du doigt une grosse sphère azurée qui semblait planer sur le fond d'encre du ciel.

Tous deux avaient déjà contemplé de nombreuses photographies de la Terre vue de l'espace, mais le spectacle dépassait en splendeur tout ce que l'on pouvait imaginer et leur arracha des exclamations admiratives. Les nuages formaient des spirales d'une blancheur immaculée, masquant en partie les océans d'un bleu indigo et les continents ocres. On aurait cru un joyau de lapis-lazuli.

— Voilà ! reprit Grégory. D'ici, 24 heures sur 24, nos spécialistes scrutent le globe terrestre. Ils surveillent les cultures, détectent les incendies de forêt et les éruptions volcaniques. Les océanographes, eux, étudient les courants marins et suivent les déplacements des poissons et du plancton. Nous avons aussi des géologues comme vous qui recherchent les filons de minerais en notant les différences de coloris à la surface du sol.

— Merveilleux ! s'extasia Eric. Quel paradis pour des chercheurs. Je tâcherai de me faire nommer ici lorsque nous en aurons fini avec la Lune, ce travail doit être passionnant...

— Nous avons aussi un service spécialisé pour la prévision du temps, ses prédictions sont exactes jusqu'à un mois. Il est possible de savoir aussi quelle sera la température d'un été et quand la neige commencera à tomber.

— Ah ! Tout cela a bien changé, soupira Jacques. Je me souviens de nos plaisanteries sur les infortunés météorologues quand nous étions enfants : ils se trompaient régulièrement !

— Moi, je les excuse volontiers, s'écria Eric. Comment voulais-tu qu'ils travaillent sérieusement ? Maintenant les ordinateurs utilisent les données accumulées pendant des années d'observation.

Tous trois contemplèrent encore un moment le merveilleux spectacle qui s'offrait à leurs yeux, puis Grégory proposa : Si nous allions grignoter quelque chose ? Vous devez avoir faim. D'ailleurs Karl nous attend au réfectoire.

Les deux frères ne se firent pas prier, ils avaient l'estomac dans les talons.

Tous reprirent donc le chemin du tore et retrouvèrent avec plaisir la zone de pesantier.

La vaste salle ressemblait à s'y méprendre à n'importe quel restaurant universitaire. Des jeunes gens attablés en petits groupes discutaient avec animation, tout en dégustant les plats qu'ils avaient choisis à un comptoir.

Comme prévu, les nouveaux venus retrouvèrent le vulcanologue allemand qui les attendait en savourant une glace accompagnée d'une confortable chope de bière. Karl Zukert était trapu et rougeaud de figure. Ses cheveux blonds étaient coupés en brosse et il portait une longue moustache qui, présentement, était maculée de mousse blanche. Dès les premiers mots – il parlait un excellent français –, Jacques et Eric apprécièrent sa gaité et sa jovialité.

— Alors, les amis, nous voilà embarqués dans la même galère ! s'écria-t-il. Curieux que les grosses légumes se montrent si discrets sur notre futur travail. Après tout il n'y a rien d'extraordinaire à aller gratter la Lune ! D'ailleurs, quand j'étais jeune, on m'a longtemps fait croire qu'elle était en gruyère et je ne serais pas surpris outre mesure que ce soit exact...

— Moi, je me demande toujours pourquoi ils m'ont choisi, remarqua Jacques. Après tout je n'ai aucune expérience.

— Ne faites pas attention à lui : fit Eric en riant. Mon petit frère est modeste et timide comme la violette. Je vous assure qu'il ne se débrouille pas mal en géologie

— Peut-être qu'ils ont découvert du nouveau là-bas, nota Grégory d'un air songeur. Moi on m'a seulement dit qu'on voulait des gars solides, et qui n'aient pas froid aux yeux.

— Tout ce que je sais, assura Karl, c'est que nous devons nous rendre à la base internationale de Copernic. Là le directeur doit nous donner tous les renseignements nécessaires.

— Qui est ce type ? Interrogea Jacques.

— Allan Spencer ? Voilà trois ans qu'il dirige le Laboratoire International Lunaire. On le dit très capable mais je ne le connais pas spécialement, répondit l'Allemand.

— Bah ! Dans quelques heures nous serons fixés ! coupa Jacques qui ajouta « Tu viens Eric, je commence à périr d'inanition ».

Les deux frères se dirigèrent vers le comptoir où se trouvaient des distributeurs contenant un choix assez impressionnant de denrées diverses. Après mûre réflexion, ils choisirent un assortiment de zakouski, du saumon fumé et des croque-monsieur, puis vinrent rejoindre leurs nouveaux amis.

Là, ils dévorèrent sans vergogne tout ce qu'ils avaient amené sous le regard approbateur de Karl et terminèrent leur repas par une glace et une tasse d'excellent moka.

La discussion reprit ensuite et il s'avéra que Grégory était un partisan convaincu de l'existence de vastes glaciers dans le sous-sol lunaire. Karl, lui n'y croyait pas, assurant que la chaleur du sous-sol prouvée par des éruptions de gaz chaudron particulier dans le cratère Alphonse, aurait fondu cette glace depuis longtemps.

La journée se termina par une intéressante séance de cinéma relief-couleur qui racontait l'exploration de la face cachée de la Lune et montrait la construction du laboratoire d'astrophysique près de la mer de Moscou. Après avoir dîné de bon appétit, Grégory et ses amis gagnèrent le dortoir du satellite ou de confortables couchettes garnies de mousse plastique attendaient les astronautes. Une fermeture éclair sanglait les dormeurs afin d'éviter qu'ils ne soient brutalement éjectés dans le cas fort improbable d'une collision avec quelque météorite.

Cela n'empêcha nullement Jacques et Eric de ronfler à poings fermés...